
M A N U S C R I T

NOTHING HURTS

de Falk Richter

Traduit de l'allemand par Anne Monfort

ALL02D439b

Date/Année d'écriture de la pièce : 1999

Date/Année de traduction de la pièce : 2001

Cette traduction a été réalisée avec le soutien de la Maison Antoine-Vitez.

enregistré à la SACD sous le numéro 137154

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Personnages

Sylvana K., réalisatrice, experte en life art, avant, après et au sommet de sa gloire.

Bibiana B., journaliste, une femme traquée.

Le DJ.

Le jeune homme.

La femme.

Des jeunes gens et des filles dans l'atelier

Les survivants d'une soirée.

Un grand espace vide, un hall d'aéroport, un atelier, une salle d'expo, une clinique, un lieu pour des corps épuisés, incapables de se calmer. Les différents décors peuvent aussi être créés par des installations sonores, toutes les scènes peuvent se mêler lentement l'une à l'autre, sans rupture et sans changement de décor, aucune didascalie n'est obligatoire.

1. L'hiver

L'atelier, de nuit.

Dans une pièce qui pourrait être son atelier, Sylvana tape un texte sur son ordinateur, le récite en partie, les mots s'affichent sur un écran ; autour d'elle, des jeunes gens et des jeunes femmes, qui mettent des disques, sont couchés, boivent, font l'amour, filment les objets présents dans la pièce, se filment (le film apparaît sur l'écran), s'approchent d'elle, la touchent, s'éloignent d'elle, disent le texte en même temps qu'elle, dansent et retombent à terre.

SYLVANA. - Oui, c'était l'hiver.

Très froid, à l'intérieur et à l'extérieur, sans mouvement et...

comme si quelqu'un m'avait arraché mon âme et....

et maintenant je me regarde en face,

j'ai peur,

ou bien, que l'explosion...

Soudain quelqu'un me désigne en riant : " Tiens, une épave " - et je me mets à courir, je demande angoissée : " Qu'est-ce que tu dis ? de quoi j'ai l'air ? ". " Tu n'as pas l'air d'aller bien. Mais ça ne fait rien. Ça va passer.... "

Une gaieté comme ça combat la peur...

Ou bien le désespoir et le plaisir extrême se mêlent, pour exploser quelque part

Je ne sais pas

Que je dois me bouger, danser, sans cesse,

ai dansé désespérément vite et,

et, et....

et quand j'ai enfin trouvé le repos,

ma tête bruissait

de toutes les couleurs, comme un choc, une explosion, comment dire ?

mais

très très lentement,

exploser très lentement.

Non, dans ma tête vraiment rien ne se heurtait à un mur ;

le bleu, le rouge alternaient :

la musique coule, coulait, comment dire,

qui d'autre était là.

(" I'd rather be in a soft place now and melt with the bodies around me, warm and soft bodies and music ")

que personne ne s'intéresse à moi,

qu'en quelque sorte je me colle au mur, seule, négligemment – cool et tragique -

ou que je me colle par terre ?

Et que mes énergies traversent mon corps et l'espace sans la moindre concentration –

comme si elles voulaient se précipiter hors de moi,

à travers moi, puis se débarrasser de moi.

Je sens qu'il neige en moi

et là, ce n'est pas une métaphore,

non, là, je ne parle pas de métaphores,

de la neige tombe en moi, et c'est très agréable, elle prend la chaleur, prend l'ardeur de mon corps, refroidit les blessures, elle gèle mon désir d'un autre corps pour quelque temps.

Puis je suis couchée sur une sorte de banc et tous les corps auprès de moi sont merveilleux et c'est une menace, et parfois un regard diffus passe sur moi,

tout le monde semble avoir mis ses yeux en mode regard lointain et perdu

que l'on ne peut jamais voir l'espace et les hommes que comme un ensemble, comme pour la musique, tout coule.

Il n'y a pas de quoi réfléchir. Pas de pensée. Pas d'information. L'échange d'information reste largement sans intérêt, l'important c'est qu'on rassure les amis d'une phrase ou qu'on les mette au courant :

“ Je suis encore là, n'aie pas peur. ”

c'est ce qu'on dit vraiment?

“ et - comment tu te sens ? ”

“ pourquoi la terre tourne-t-elle aussi vite ? N'arrêtez pas. Mais c'est agréable. ”

“ en ce moment je ne peux rien dire. ”

Soudain une voiture me roule dedans. Et il y a un choc, et quelqu'un m'aide à me relever en disant : ce n'est pas grave, il ne s'est rien passé, je t'entends encore respirer.

Oui, cette nuit encore il faut que je me batte avec mon propre corps, que j'explose, que je saigne, que je sois blessée, que je m'entaille

Aujourd'hui il faut que je me jette de moi-même contre un mur, encore une fois, ooh, j'y suis déjà couchée, hmmmmmm

Hmmmm, on s'effleure doucement, hmmmm

ce serait bien de faire l'amour maintenant

ou, pour parler franchement, ce serait indispensable,

j'ai besoin d'un autre corps, maintenant, tout de suite, qui se heurte au mien et le fasse craquer brièvement,

un choc si beau, lent, doux, agréable, hmmm, est-ce que cela pourrait craquer brièvement,

mais il n'y a personne ici...

hmmm, en se touchant lentement s'assembler l'un et l'autre

en se touchant lentement reconstruire quelque chose, comme quelqu'un, quelque chose qui peut à nouveau nommer les sentiments qui traversent,

qui le traversent, lentement, oui oui, lentement, qui traversent à la nage, car la chose qui voit depuis deux heures cette masse floue d'hommes qui rayonnent, qui les voit d'un regard intensément vide, qui perçoit quelque chose sans le transmettre,

qui voit cette masse floue d'hommes qui rayonnent suite à une réaction chimique,

une masse d'hommes, dont l'un s'avance, trébuche, se rejette en arrière, a peur des yeux vides grands ouverts qui le fixent, qui veulent quelque chose,

où se lève un désir, un désir sans but concret, un simple désir vide, qui se jette comme un fou d'une tache à l'autre,